

## CHAPITRE II.

## JUDITH.

Depuis Luther, qui déclara que le livre de Judith n'était point historique, les protestants, à part quelques exceptions, ont abondé dans ce sens. Nous lisons dans M. Nöldeke :

L'auteur de cette histoire voulait sans doute prévenir tout d'abord ses lecteurs contre la pensée qu'ils avaient là un récit purement historique. Néboucadnetzar (Nabuchodonosor) donné comme roi des Assyriens, et à une époque où les Juifs venaient de rebâtir leur Temple, où ils étaient gouvernés par un grand prêtre et un sanhédrin (*Gérousia*), non par un roi, c'étaient là autant d'anachronismes qui devaient frapper immédiatement tout Juif instruit, même superficiellement, dans les livres sacrés de sa nation, et que l'auteur lui-même aurait facilement pu éviter, s'il l'avait voulu. Aussi reste-t-on confondu devant la témérité des gens qui, contre toute évidence, ont voulu faire sortir une harmonie de toutes ces contradictions, et ont soutenu l'autorité historique de ce livre. Luther déjà n'y voyait qu'une fiction poétique. Nous pouvons donc nous épargner la peine d'insister plus longtemps sur une telle démonstration<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Th. Nöldeke, *Histoire littéraire de l'Ancien Testament*, trad. Derenbourg et Soury, p. 138. Cf. E. Schürer, *Geschichte des jüdischen Volkes*, t. II, p. 601.

Un très petit nombre de catholiques se sont rangés à l'avis des protestants, comme Jahn, Movers et M. Scholz. D'après Movers, l'auteur du livre a voulu donner cette leçon à ses frères : « Tant qu'il demeurera fidèle à Dieu, le peuple juif sera capable de résister aux plus grandes puissances de la terre. Pour la rendre sensible, il avait besoin de mettre en scène un ennemi redoutable des Juifs, à une époque où le peuple de Jéhovah lui était fidèle et dévoué. Comme l'histoire des temps passés ne lui présentait rien de pareil dans sa patrie, il emprunta à la période antérieure à la captivité le conquérant Nabuchodonosor, tel que le dépeint le livre de Daniel, et il représenta le peuple juif tel qu'il était devenu au retour de la captivité<sup>1</sup>. »

M. Scholz, dans un discours prononcé le 11 novembre 1884 à la société historique et philologique de Würzburg, a nié également le caractère historique de Judith<sup>2</sup>. D'après lui, ce livre est assurément inspiré, mais ce n'est pas une histoire, c'est une prophétie. Les événements qu'il raconte sont impossibles en eux-mêmes<sup>3</sup>, et de plus il n'y a aucun moment de l'histoire sainte où on puisse les placer; ils ne peuvent s'être accomplis ni sous la minorité de Josias ni pendant la captivité de Manassé. La confusion des noms de personnes et des

<sup>1</sup> Movers, dans la *Zeitschrift für Philosophie und katholische Theologie*, 1835, p. 31.

<sup>2</sup> Antoine Scholz, *Das Buch Judith, eine Prophetie*, in-8°, Würzburg, 1884.

<sup>3</sup> « Sie (die Geschichte) ist, wie das Buch so erzählt, unmöglich. » *Das Buch Judith*, p. 22.



noms géographiques est telle qu'on ne peut s'empêcher de croire qu'elle a été intentionnelle de la part de l'auteur, qui nous paraît d'ailleurs avoir été un homme fort instruit. Judith est l'Israël du Nouveau Testament, l'Église chrétienne, veuve et sans enfants; Achior (frère de la lumière) est le gentil converti; Béthulie, la maison de Dieu, est la Terre Sainte; le retour de la captivité est la conversion à la foi; la campagne d'Holopherne est la campagne de Gog dans Ézéchiël; Israël-Judith triomphe, à l'aide de son Dieu, de tous ses ennemis. Cette prophétie a été écrite du temps des rois Séleucides.

Il est vrai que le livre de Judith, comme le soutient le Dr Scholz, pourrait être inspiré, alors même qu'il ne raconterait pas une histoire réelle, mais la tradition ne considère pas seulement cet écrit comme inspiré, elle le regarde de plus comme historique. C'est là l'enseignement des Pères. Jusqu'à Luther, l'unanimité a été complète et, malgré les voix discordantes qui se sont fait entendre depuis, les théologiens catholiques de nos jours admettent comme ceux d'autrefois, que Judith a véritablement existé<sup>1</sup>. On peut donc maintenant encore dire avec Richard Simon que c'est « le sentiment le plus commun et le plus approuvé<sup>2</sup>. » Il est certain que l'auteur nous donne son récit comme réel et véritable, puisque, pour n'en citer que deux traits, il nous assure que les descendants d'Achior vivaient de son temps au

<sup>1</sup> Voir R. Cornely, *Introductio specialis*, t. II, part. I, p. 397-426.

<sup>2</sup> R. Simon, *Historie critique du Vieux Testament*, p. 58.

milieu des Juifs<sup>1</sup> et qu'on célébrait aussi à son époque une fête annuelle en mémoire de la victoire de Judith. On ne peut par conséquent contester son témoignage qu'autant que l'on découvrirait dans son récit des preuves du caractère fictif qu'on veut lui attribuer. Examinons si les objections qu'on apporte contre son livre sont suffisantes pour détruire la croyance traditionnelle.

Le principal reproche qu'on fait au livre de Judith, c'est d'être rempli, assure-t-on, d'erreurs historiques et de bévues géographiques.

Il est certain et reconnu de tous que le texte offre sur ce point des difficultés réelles, mais nous devons observer que des difficultés analogues se rencontrent dans tous les écrits anciens<sup>2</sup>, où, comme ici, les noms propres ont été fréquemment défigurés et altérés, sans qu'on puisse en tirer aucune conclusion légitime contre la réalité des faits qu'ils rapportent. Dans le livre de Judith, les difficultés de ce genre sont assez nombreuses, parce que la quantité des noms propres, d'hommes et de lieux, qui y sont énumérés, est considérable. Reconnaître la leçon primitive est quelquefois possible, mais non pas toujours. Le texte original, qui, de l'aveu de tous, était chaldéen ou hébreu, est perdu. Les versions diverses, grecques et latines, qui sont parvenues jusqu'à nous, contiennent toutes des fautes et ne s'accor-

<sup>1</sup> Judith, xiv, 6 (Vulgate); xiv, 10 (texte grec).

<sup>2</sup> De La Porte du Theil a calculé qu'il y a au moins deux mille passages fautifs dans le seul livre IX de la *Géographie* de Strabon. Le livre VIII en a autant, etc. Voir G. Cozza Luzi, *Della Geografia di Strabone*, part. II, in-8°, Rome, 1888, p. x.



dent pas entre elles. Plus d'une fois il arrive qu'aucune n'a conservé le véritable nom. Ainsi la ville de Tarse, *Tarsus* (en Cilicie), est devenue dans la Vulgate Tharsis (en Espagne); dans le grec, elle est plus méconnaissable encore; elle a été déformée en Rassis<sup>1</sup>; le fleuve Chaboras s'est transformé dans le grec en Abrona et dans la Vulgate en Mambré<sup>2</sup>; le fleuve Eulæus, conservé exactement dans la version syriaque, ne se reconnaît pas dans la Vulgate sous le nom de Jadason, et il prend dans le grec un faux nom, celui d'un autre fleuve, l'Hydaspe<sup>3</sup>. On peut sans doute regarder comme des fautes tous ces noms changés et altérés, mais ce sont des fautes dont les copistes seuls sont responsables et qu'on n'a aucun droit d'imputer à l'auteur original. La diversité même des noms dans les différentes versions prouve que la cause de ces erreurs est l'ignorance géographique de ceux qui les ont transcrits. Toutes les fausses dénominations de lieux qu'on peut relever dans le livre de Judith ne démontrent donc rien contre sa réalité historique.

On prétend, il est vrai, qu'il y a un nom géographique, le plus important du récit, celui de Béthulie, qui n'a pu être altéré et qui suffit à lui seul pour établir que tout est fictif dans Judith : les personnages et les faits, parce que cette ville elle-même, dont on n'a jamais pu trouver l'emplacement, est une pure fiction.

Il n'est nullement démontré, malgré tout ce que peuvent dire les contradicteurs, que Béthulie soit une fiction.

<sup>1</sup> Judith, II, 13.

<sup>2</sup> Judith, II, 24 (texte grec); II, 14 (Vulgate).

<sup>3</sup> Judith, I, 6.

Plusieurs savants modernes croient avoir découvert son véritable site; M. Victor Guérin, en particulier, a indiqué celui de Sanour et son opinion a trouvé beaucoup de faveur; mais, quoi qu'il en soit de cette identification, il est incontestable qu'il y a eu en Palestine beaucoup d'autres villes dont la position est complètement inconnue et dont l'existence ne saurait être cependant révoquée en doute. Béthulie, dit-on, n'est nommée nulle autre part dans l'Écriture. — Sans doute, mais Nazareth, Capharnaüm, Bethsaïde, Corozain ne sont pas nommées non plus dans l'Ancien Testament et n'apparaissent que dans le Nouveau. Il y a même des localités, comme Bether, — qui, d'après M. Renan, serait la Béthulie du livre de Judith<sup>1</sup> — dont on ne lit jamais le nom ni dans l'Ancien ni dans le Nouveau Testament. Les savants ne peuvent pas non plus se mettre d'accord sur leur situation : ainsi M. Guérin et M. Renan placent Bether dans la Judée au sud-ouest de Jérusalem; le célèbre explorateur de la Terre Sainte, Robinson, la place, au contraire, dans la Samarie<sup>2</sup>; néanmoins personne ne soutient que Bether n'a pas existé et que le faux Messie Barcochébas n'y a pas tenu tête, pendant trois ans, aux légions romaines sous le règne d'Adrien (135). En réalité, les descriptions géographiques du livre de Judith sont fort exactes, même pour les pays les plus éloignés de la Palestine, quand les documents anciens

<sup>1</sup> E. Renan, *Les Évangiles*, p. 26.

<sup>2</sup> V. Guérin, *La Judée*, t. II, p. 387; E. Renan, *Les Évangiles*, p. 26; Robinson, *Biblical Researches*, t. III, p. 270. Cf. Fritzsche, dans Schenkel's *Bibel-Lexicon*, t. I, p. 431.



nous fournissent les moyens de les contrôler. C'est ainsi que la description d'Ecbatane par l'auteur israélite est confirmée par celle que nous lisons dans le Zend-Avesta :

« Arphaxad, nous dit le livre de Judith, entoura Ecbatane de murailles en pierres de taille de trois coudées de largeur et de six coudées de longueur, et il éleva les murs à la hauteur de soixante-dix coudées et leur largeur fut de cinquante coudées. Il flanqua les portes de tours, de cent coudées de haut; leurs fondations avaient soixante coudées de large. Il construisit aussi des portes : elles s'élevaient à la hauteur de soixante-dix coudées; leur largeur était de quarante coudées, pour la sortie de ses troupes et pour la mise en ordre de bataille de ses fantassins<sup>1</sup>. »

Voici maintenant la description d'Ecbatane, dans le Zend-Avesta. Zemschid, y est-il dit, « éleva un Var ou forteresse, suffisamment grande, bâtie en pierres de tailles; il y rassembla une nombreuse population et approvisionna les environs de troupeaux pour leur usage. Il fit couler abondamment l'eau de la grande forteresse. Dans le Var ou forteresse, il éleva un palais magnifique, entouré de murs, et partagé en plusieurs divisions distinctes; il n'y avait aucun endroit élevé, ni en avant ni en arrière, qui pût commander et dominer la forteresse<sup>2</sup>. » Les deux textes, en s'exprimant d'une manière toute différente, concordent pour le fond.

<sup>1</sup> Judith, I, 2-4 (texte grec).

<sup>2</sup> *Zendavesta, Vendidad*, Fargard II. Cf. de Harlez, *Avesta*, t. I, p. 96-98. On peut voir aussi la description d'Hérodote, qui attribue la fondation d'Ecbatane à Déjocès, I, 98-99.

Les difficultés géographiques qu'on allègue contre le livre de Judith ne prouvent donc point que ce livre soit une fiction. Les difficultés historiques ne le prouvent pas davantage. On tire une première objection du passage que nous venons de citer et dans lequel il est dit qu'Arphaxad, roi des Mèdes, entoura Ecbatane de murs<sup>1</sup>. Or, aucun roi des Mèdes ne semble avoir porté ce nom.

Arphaxad est très vraisemblablement Phraorte, dont le nom peut être encore reconnaissable sous son déguisement hébreu. Les rois Mèdes portaient des noms touraniens, dont la prononciation et, pour ainsi dire, l'aspect étaient tout différents de ceux des langues sémitiques et aryennes; il en est résulté que la transcription de ces noms dans les idiomes étrangers les a considérablement changés. Le Cyaxare des Grecs s'appelle dans l'inscription de Béhistoun Uvakhsatara et, d'après Ctésias, auquel M. Oppert donne raison, il se nommait Astibaras<sup>2</sup>. On voit, par cet exemple, que les modifications des noms propres dans l'Écriture ne sont pas un fait aussi extraordinaire qu'on pourrait le croire tout d'abord. La forme perse du nom de Phraorte était Fravartis. Dans le texte babylonien (sémitique) de l'inscrip-

<sup>1</sup> La Vulgate dit qu'Arphaxad « bâtit » Ecbatane. Le grec, qui est plus précis, a dû rendre plus exactement le texte original. Du reste, le mot *ædificavit* dans la Vulgate, comme *bāndh* en hébreu, a très souvent le sens de *rebâtir*, de *reconstruire*, d'*agrandir*, de *fortifier*, de même que dans le cas présent. Voir Gesenius, *Thesaurus linguæ hebrææ*, t. I, p. 215.

<sup>2</sup> J. Oppert, *Le peuple et la langue des Mèdes*, p. 18-19. Dans Polyène, Cyaxare devient Oxauras, *ibid.*, p. 22.



tion de Béhistoun, il est appelé Parruvartis et dans le texte médique Pirruvartis. Dans Diodore de Sicile il est devenu Artynès. Les Sémites ne pouvaient prononcer deux consonnes initiales sans l'appui d'une voyelle, intercalée entre ces deux consonnes, comme Parruvatis, ou bien placée devant la première consonne, comme dans *Aḥašvêrōš* (Assuérus), nom de Chschaarscha (Xerxès<sup>1</sup>) ce qui nous explique l'*a* placé en tête d'Arphaxad. Ce nom d'Arphaxad étant connu dans la langue hébraïque<sup>2</sup>, le nom de Phraorte, sous sa forme perse ou médique de Fravartis ou Pirruvartis, a pu devenir aisément Aphravartis, Arphavartis, Arphaxad, parce qu'on est naturellement porté à rapprocher un nom inconnu d'un nom connu, comme nous avons eu déjà occasion de le remarquer<sup>3</sup>.

Phraorte, successeur de Déjocès sur le trône des Mèdes régna 22 ans, de 637 à 635 avant notre ère<sup>4</sup>. Il fut ainsi contemporain du roi de Ninive, Assurbanipal, qui régna de 668 à 625<sup>5</sup>. Assurbanipal est donc le Nabuchodonosor<sup>6</sup> du livre de Judith, qui envoya son

<sup>1</sup> Voir plus loin, p. 581, note 1.

<sup>2</sup> Gen., x, 22, etc.

<sup>3</sup> Nous avons déjà eu occasion de rappeler la tendance de toutes les langues à remplacer un nom étranger par un nom indigène avec lequel le premier a une similitude de son. Voir plus haut, p. 519.

<sup>4</sup> J. Oppert, *Le peuple et la langue des Mèdes*, p. 20.

<sup>5</sup> E. Schrader, *Die Keilinschriften und das alte Testament*, 1872, p. 232-233.

<sup>6</sup> Pourquoi Assurbanipal est-il appelé Nabuchodonosor? Il est impossible de l'expliquer avec certitude. Assurbanipal aurait pu prendre ce nom en devenant roi de Babylone, conformément à un usage dont il existe plusieurs exemples, ou bien son nom d'Assur-

général Holopherne à la conquête de l'Asie occidentale. Les campagnes de ce général assyrien sont racontées dans les premiers chapitres du livre de Judith. On les a critiquées au point de vue littéraire, en leur reprochant d'être un hors-d'œuvre et trop longuement racontées. Peu nous importe ce reproche. L'auteur écrivait une histoire, non une fiction; il nous décrit les événements tels qu'ils se sont accomplis, sans se préoccuper de satisfaire l'impatience du lecteur, en élaguant tous ces préliminaires qui font languir l'intérêt; un romancier doit ne consulter que l'art, un historien doit exposer avant tout la vérité.

Il est vrai qu'on juge aussi toutes ces guerres d'Holopherne très invraisemblables et même incroyables, d'où l'on conclut qu'elles n'ont jamais eu lieu. Il est aisé de montrer que ce jugement porte à faux. Nous possédons l'original même des annales du règne d'Assurbanipal, ce roi d'Assyrie qui, selon toutes les vraisemblances et comme nous venons de le voir, est le Nabuchodonosor

banipal, inconnu des copistes, a été remplacé par le nom si célèbre de Nabuchodonosor. Cf. G. Brunengo, *Il Nabucodonosor di Giuditte*, in-12, Rome, 1888, et *Civiltà cattolica*, 21 août et 6 novembre 1886, et 15 janvier 1887. Quoi qu'il en soit, il faut se rappeler ce que nous avons eu déjà occasion de répéter, que les traducteurs ont substitué plus d'une fois un nom propre à un autre. C'est ainsi que les Septante ont constamment rendu par Artaxerxès (au lieu de Xerxès) le nom d'Assuérus dans le livre d'Esther; c'est ainsi également que S. Jérôme a traduit No Amon, c'est-à-dire Thèbes, par Alexandrie, dans Nahum, III, 8, ce qui donnerait lieu aux objections les plus graves, si le texte original était perdu, parce que nous ne serions pas en état de rectifier leur traduction d'une manière certaine.



qui plaça Holopherne à la tête de son armée. Or, dans ses annales, nous retrouvons le récit de toutes les campagnes dont parle le livre de Judith. Assurbanipal avait combattu les Mèdes dans les premières années de son règne. Il dominait sur tout le pays qui s'étend depuis l'Asie mineure jusqu'à l'Égypte inclusivement. C'est ce qu'attestent et ses inscriptions et le texte sacré<sup>1</sup>. Manassé était alors roi de Juda et l'un de ses tributaires. S'étant révolté contre son suzerain, il fut fait prisonnier et emmené en captivité à Babylone, comme nous l'avons vu plus haut<sup>2</sup>. Mais ce prince n'était pas le seul qui se fût révolté. Tous ceux qu'avait soumis le roi de Ninive avaient également secoué le joug, depuis la Lydie et la Cilicie jusqu'aux bords du Nil. Le propre frère d'Assurbanipal, Samassumukin, qui gouvernait Babylone, avait soufflé le feu de la révolte pour se rendre indépendant. Le roi d'Assyrie, comme il nous le raconte lui-même et comme nous le voyons dans le livre de Judith, voulut faire expier leur révolte à ses anciens vassaux, et il entreprit de soumettre en personne ou par ses généraux toutes les contrées qui avaient refusé de lui payer tribut, la Cilicie, la Lydie, la Syrie et les pays voisins de la Méditerranée. Il fit subir aux peuples vaincus les mêmes traitements que ceux qui sont mentionnés dans le livre de Judith. Enfin, détail important et très significatif, après avoir entrepris la guerre pour remettre l'Égypte sous son obéissance, il ne parle plus de ce

<sup>1</sup> Voir *La Bible et les découvertes modernes*, 5<sup>e</sup> édit., t. IV, p. 280.

<sup>2</sup> Voir p. 511, 516.

royaume : preuve certaine qu'il n'avait pu mener cette entreprise à bonne fin et confirmation indirecte de ce que nous lisons dans l'auteur sacré concernant le désastre qui anéantit en Palestine l'armée d'Holopherne, chargée de reconquérir l'Égypte<sup>1</sup>. Il est impossible de n'être pas frappé de la concordance qui existe entre le document hébraïque et les documents cunéiformes. Combien de récits dont on ne conteste point la valeur historique sont bien moins solidement établis que celui du livre de Judith ?

Nous n'en avons pas fini cependant avec les objections qu'on soulève contre l'histoire de la guerre d'Holopherne. Il s'y rencontre, assure-t-on, des anachronismes ; l'auteur nomme le Sanhédrin (*gerousia*)<sup>2</sup>, les vigiles du sabbat et des néoméniés<sup>3</sup>. Or, l'institution du Sanhédrin date seulement du III<sup>e</sup> ou même du II<sup>e</sup> siècle avant J.-C. et les veilles des sabbats et des néoméniés ne furent regardées comme des fêtes qu'à une époque très tardive. Par conséquent et le Sanhédrin et ces vigiles n'existaient pas du temps de Judith.

Il est vrai que le Sanhédrin est postérieur à l'époque où se passe notre histoire, aussi le texte n'y fait-il aucune allusion. S'il emploie le mot *gerousia*, un des noms qui désignent cette assemblée dans la langue des

<sup>1</sup> Tous les textes d'Assurbanipal exposant les faits dont nous venons de parler sont reproduits dans *La Bible et les découvertes modernes*, 5<sup>e</sup> édit., t. IV, p. 275-305.

<sup>2</sup> Γερουσία, Judith, IV, 8 ; XI, 14 ; XV, 8 (texte grec). Voir plus haut, p. 562.

<sup>3</sup> Προσέβρατα, προνομηνίαι, Judith, VIII, 6 (texte grec).



Juifs hellénistes, l'historien sacré l'emploie dans une signification différente, celui d'anciens du peuple. Cette expression a souvent ce sens dans la version des Septante<sup>1</sup>, et c'est le sens qu'elle a aussi dans Judith, comme l'a rendu la Vulgate<sup>2</sup>. Quant aux vigiles des sabbats et des néoméniés, personne ne peut affirmer qu'elles étaient inconnues du temps de Judith, puisque personne ne sait à quelle époque elles ont commencé à être observées. Il est néanmoins probable que le texte original n'en parlait pas, car il n'en est fait aucune mention dans notre traduction latine, qui énumère seulement les sabbats et les néoméniés<sup>3</sup>.

Enfin une dernière objection contre le livre de Judith est tirée d'un passage du discours d'Achior, où il est dit que les habitants de Juda sont revenus de captivité, après avoir été emmenés dans une terre étrangère et après que leur temple a été profané<sup>4</sup>. Ce langage est une allusion évidente, nous dit-on, à la captivité de Babylone, postérieure cependant aux faits que nous racontons.

Rien ne prouve cette allusion. Nous avons vu que le roi Manassé avait été emmené captif à Babylone; il n'avait certainement pas été emmené seul, mais avec un certain nombre de ses sujets, selon la coutume

<sup>1</sup> Lev., ix, 3; Exod., iii, 16, 18; iv, 29; xii, 21; Num., xxii, 4; Deut., v, 23, etc.

<sup>2</sup> Judith, xv, 9 : « Joacim venit... cum universis presbyteris suis. » La Vulgate n'a pas rendu *ἑρπουσία* dans les autres passages.

<sup>3</sup> Judith, viii, 6.

<sup>4</sup> Judith, v, 18-19 (texte grec); 22-23 (Vulgate).

invariable des rois d'Assyrie constatée par leurs inscriptions. Plusieurs de ces captifs avaient pu recevoir l'autorisation de retourner dans leur patrie, comme la reçut Manassé lui-même. Quant à la profanation du temple, elle n'aurait pas lieu de nous surprendre de la part du roi de Ninive; toutefois nous devons remarquer que la traduction latine n'en dit rien, que les expressions qu'emploie la traduction grecque sont fort obscures et que, de plus, nous ne pouvons savoir si Achior était exactement renseigné sur les faits dont il parle, de sorte que nous n'avons aucune assurance que ce qu'il raconte soit vrai dans tous ses détails.

Nous n'avons plus qu'une dernière observation à faire sur le livre de Judith. Cette héroïne fut remarquable par sa piété, par sa chasteté et aussi par son courage, qui fut au-dessus de son sexe, mais il faut convenir que plusieurs de ses actes sont répréhensibles. Les moyens qu'elle employa pour délivrer son peuple de l'ennemi qui l'avait réduit à la dernière extrémité ne sauraient être approuvés sans réserve. Elle trompa Holoferne par des mensonges, et si ces mensonges peuvent être justifiés par la bonne foi dans la bouche de Judith, ils ne sont pas excusables en eux-mêmes. Quant à la légitimité du meurtre du général assyrien, il est difficile de la juger d'après les règles communes et ordinaires. Selon les idées du temps, c'était assurément un acte héroïque. Qu'on emploie la ruse ou la force contre un ennemi, on n'y regarde point de si près, surtout en Orient. Du reste, en aucun lieu ni à aucune époque, on ne saurait méconnaître la grandeur du patriotisme qui



inspira l'action courageuse de la veuve de Béthulie. Les âmes fortement trempées sont toujours une exception et l'on ne peut s'empêcher de les admirer, quoiqu'on n'approuve pas toujours toutes les circonstances de leurs actes. Les incrédules reprochent, il est vrai, à son historien de la louer sans réserve. Divers interprètes catholiques, qui la justifient sans restriction, ont pensé comme eux que le texte sacré approuvait en tout sa conduite. Mais le langage de l'Écriture n'est pas si expressif qu'on l'a quelquefois supposé. Les éloges donnés par saint Paul à Samson et à Jephthé, par exemple<sup>1</sup>, ne sont pas une approbation de leur vie entière, qui n'a pas été en tout point irréprochable; ce qui est dit à la gloire de Judith n'implique pas non plus la justification de tous les moyens qu'elle a employés pour arriver à ses fins. C'est ce qu'enseigne expressément saint Thomas dans la *Somme théologique*<sup>2</sup>. Les auteurs sacrés ont loué les bonnes intentions et les actes dignes d'être approuvés; il ne s'ensuit nullement que le métal précieux ne contenait aucune scorie.

<sup>1</sup> Heb., xi, 32, 33.

<sup>2</sup> « Quidam commendantur in Scriptura non propter perfectam virtutem, sed propter quamdam virtutis indolem, scilicet quia apparebat in eis aliquis laudabilis affectus, ex quo movebantur ad quædam indebita facienda; et hoc modo Judith laudatur, non quia mentita est Holoferni, sed propter affectum quem habuit ad salutem populi, pro quo periculis se exposuit. » 2<sup>a</sup> 2, q. 110, a. 3, ad 3<sup>um</sup>. Cf. Fr. Schmid, *De inspirationis Bibliorum vi et ratione*, n<sup>o</sup> 154, p. 149.



## CHAPITRE III.

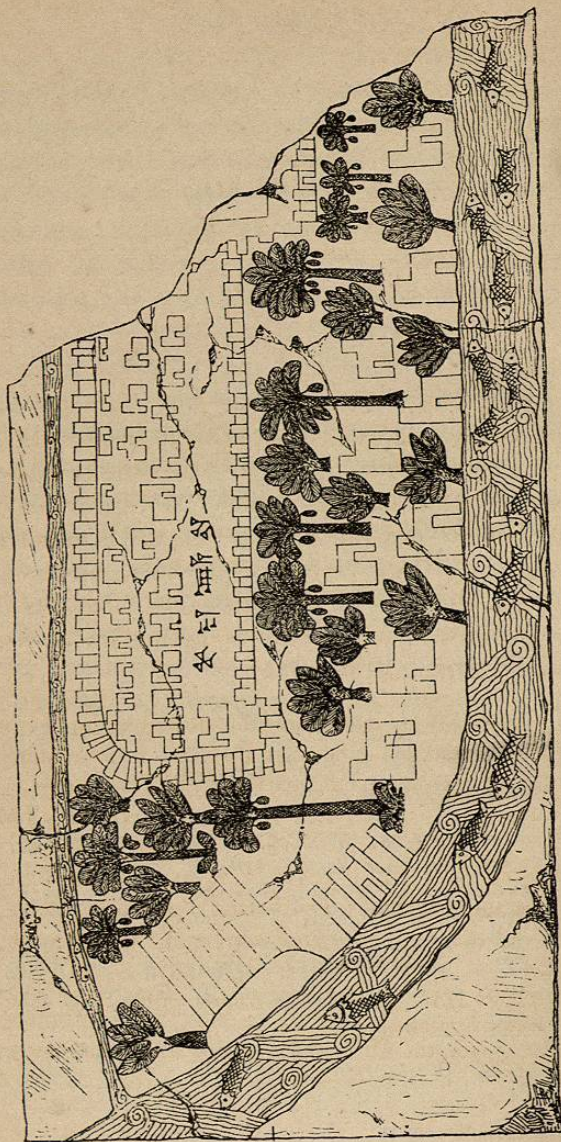
## ESTHER.

Le livre d'Esther ne trouve pas plus grâce que ceux de Tobie et de Judith devant la critique négative. Il se présente à nous comme historique : la scène se passe à la cour de Xerxès, dans sa capitale, la ville de Suse<sup>1</sup> ; mais qu'importe aux rationalistes ? Semler le premier a prétendu que ce livre est « une parabole, témoignage surabondant du faste et de l'arrogance judaïques<sup>2</sup>. » Les rationalistes contemporains suivent ses traces. Voici comment s'exprime M. Nöldeke :

Tout ce livre affecte des allures d'histoire véridique et authentique. Partout les années et les dates sont indiquées ; les chiffres et les noms, cités parfois en longues séries, sont exactement donnés ; à la fin du livre, on renvoie à la *Chronique des rois de Médie et de Perse* ; l'ouvrage même commence par ce mot : « Et il arrivā, » et peut ainsi être rattaché aux écrits historiques de l'Ancien Testament : tous les moyens sont mis en œuvre pour arriver à l'apparence de la

<sup>1</sup> Voir Figure 133 le plan de Suse, d'après un bas-relief d'Assurbanipal. Musée Britannique.

<sup>2</sup> Semler, *Apparatus ad litteralem Veteris Testamenti interpretationem*, Halle, 1773, p. 152.



133. — Plan de Suse, d'après un bas-relief assyrien.